

# Nouveau regard

## Mal-être dans la civilisation

### La Bourse ou la vie ?

## L'exposé

Patrick viveret<sup>1</sup>

### L'exposé comportera trois points principaux :

1. Cet homo economicus, censé être un calculateur rationnel, existe-t-il ?
2. Comme je répondrai "non" à cette question, je m'intéresserai ensuite à une grille d'analyses différentes pour comprendre un certain nombre de grands phénomènes économiques – et singulièrement ce qui se joue dans l'économie spéculative ; j'aborderai la question de la Bourse et de la drogue.
3. J'envisagerai ensuite la question de la richesse ou de la vie.

Je terminerai en voyant s'il n'y a pas la possibilité d'une réunification, d'un rendez-vous possible entre la Bourse et la vie – ce serait, alors, la Bourse des vraies valeurs.

### L'homo economicus n'existe pas

Pour moi, c'est une hypothèse qui a une très forte cohérence interne. À partir du moment où on pose l'être humain comme un animal rationnel et que l'on construit l'homo economicus comme un calculateur rationnel, à la

recherche de ses intérêts, la cohérence interne globale du système peut être très forte. C'est pour cela qu'on peut bâtir des modèles extraordinairement sophistiqués – aller même jusqu'à de l'économétrie – mais, cela ne s'applique pas à l'espèce humaine !

Mon deuxième point est donc que cette thèse du calculateur rationnel n'est pas pertinente sur le plan anthropologique. L'être humain n'est pas seulement un mammifère conscient ; il n'est pas simplement être de besoins et de rationalité ; il est aussi être de désirs et de passions. C'est cela qui change complètement la donne, même s'il existe une cohérence d'un certain nombre d'éléments de la rationalité, du calcul, de l'intérêt, etc. Mais ce sont des sous-ensembles, à l'intérieur de données anthropologiques plus vastes, qui ne se réduisent pas à l'hypothèse du calculateur rationnel. D'où, pour reprendre une expression qui peut faire image, "il n'est pas raisonnable de n'être que rationnel".

Tel est le résumé de la première partie, que je vais maintenant développer.

1. Philosophe, conseiller référendaire à la Cour des Comptes. Conférence donnée le 4 février 2003.

Partons d'un constat biologique : nous sommes des mammifères. Comme tous les animaux, nous avons des besoins de conservation et on peut considérer que ceux-ci peuvent se regrouper autour de quatre grandes fonctions : la subsistance ; la protection (face aux dangers de l'environnement ou d'autres espèces) ; l'information qui permet, en particulier grâce à la perception, de trouver de la subsistance et de repérer des dangers ; une fonction de conservation, pas seulement au niveau de l'individu, mais de l'espèce, qui s'exprime à travers la reproduction et, singulièrement chez les mammifères, la reproduction sexuée.

*“si nous n’étions  
que des animaux rationnels...”*

Si nous n’étions "que" des animaux rationnels et que, à ces quatre grandes fonctions des besoins de conservation, on rajoutait de la rationalité, on pourrait montrer assez facilement que, aussi bien au XIXe qu'au XXe siècle, le libéralisme et le socialisme étatique, qui ont structuré les représentations dominantes dans la civilisation occidentale, auraient tous deux raison. Le libéralisme, parce que le propre des besoins étant d'être auto-régulés par la satisfaction – "ainsi après avoir mangé, même si on m'emmène dans le plus grand restaurant de la ville, je cale" –, il peut montrer qu'un marché organisant une offre et une demande de besoins va finir par s'équilibrer. Mais ce serait aussi le cas des traditions socialistes, en particulier les plus étatistes, qui, par un système de planification rationnelle organisant les différents besoins, assureraient leur arbitrage et leur mise en cohérence.

Qu'est-ce qui fait que la tradition libérale et la tradition socialiste étatique se sont régulièrement "plantées" ? C'est, tout simplement, que ces traditions portent une erreur anthropologique majeure dans le rapport à l'être humain lui-même.

Où est l'erreur ? C'est précisément que l'apparition de cette raison surplombante n'est pas simplement un mécanisme réflexif, mais aussi une conscience et singulièrement une conscience de la mort. C'est à elle que l'on doit l'apparition de l'art, du fait religieux et de tout ce qui conduit les êtres humains à s'interroger sur cet univers mystérieux et l'au-delà de la vie. L'apparition de la conscience de la mort ne va pas annuler le système des besoins : en tant que mammifère, si je ne mange pas, si je ne bois pas, si je ne respire pas, etc., je suis évidemment menacé de mort. Elle n'annule pas ce système, mais elle va le faire muter, et faire apparaître, à côté du système des besoins, ce qu'on pourrait appeler le système du désir ; parce que le propre de la conscience de la mort est de déclencher, en même temps, un mouvement de lutte contre la mort, qui est l'autre nom du désir ou de son double négatif, l'angoisse.

*“ces traditions portent une erreur  
anthropologique majeure”*

Si on raisonne non seulement en termes de besoins mais aussi de désirs, on ne peut plus rester dans un univers à deux dimensions, on se situe dans un univers pluridimensionnel. Un changement radical doit donc s'opérer : alors que le besoin était auto-régulé par la satisfaction, le désir, lui, est illimité parce qu'il est sur l'axe du rapport vie-mort. C'est la raison pour laquelle les émotions, et surtout les grandes passions, qui sont les conséquences de ce désir, ont une énergie infiniment plus importante que celle des besoins. Pour le meilleur : c'est grâce à ce désir que l'être humain peut déplacer des montagnes (au sens propre comme au figuré) ; mais aussi, pour le pire : c'est à cause de ce désir ou de son double, l'angoisse, que l'être humain est aussi capable d'attitudes suicidaires, destructrices à l'égard de sa propre espèce, que l'on ne rencontre pas dans le règne animal.

Les quatre grandes passions, dont le désir constitue la source, sont celles que la plupart des traditions de sagesse ont identifiées : la richesse – la puissance – le sens (et la connaissance) – l'amour. Sous l'effet de l'apparition de la conscience de la mort et de l'entrée de l'être humain dans l'univers du désir, les quatre besoins fondamentaux (subsistance, protection..) vont muter.

Le besoin de subsistance va se muer en passion de richesse. Par quel biais ? On peut l'observer avec un exemple assez simple : une collectivité humaine, une tribu veut prévoir pour l'hiver prochain des conditions de stockage pour s'assurer que, même en situation hivernale, elle pourra continuer à consommer. Mais, dans ce mouvement même<sup>2</sup> va progressivement apparaître un autre élément : stocker, c'est une certaine façon de prendre du pouvoir sur autrui et donc d'entrer dans un système beaucoup plus complexe, parce que les acteurs en position de stocker ont, en quelque sorte, un droit de vie et de mort sur l'ensemble de la communauté ; ou, en tout cas, ils ont un pouvoir de domination ou de régulation beaucoup plus important.

*“quatre grandes passions dont le désir  
constitue la source”*

D'autre part, à travers le sentiment même de l'accumulation<sup>3</sup>, quelque chose, qui n'est plus simplement de l'ordre du besoin, va se jouer, qui relève de ce jeu du désir et de l'angoisse face à la mort. Stocker est alors une manière de conjurer la mort elle-même, ce qui donne à ceux qui le font une puissance qui va très au-delà de l'acte physique du stockage lui-même.

De la même façon, le besoin de protection va muter en passion de puissance, notamment sous la forme du désir

2. Qui, au départ, reste un mouvement de besoin, de prévision de la satisfaction de besoins.

3. Et éventuellement de la satisfaction en terme de puissance que va donner l'accumulation.

de domination d'autrui. Le besoin d'information va muter en passion du sens et de la connaissance ; je fais l'hypothèse que ces deux passions ont en effet la même origine : le désir de construire un cosmos face à la peur que l'univers soit un "chaos". Il y a deux grandes façons de construire un cosmos : soit faire l'hypothèse, de nature religieuse, qu'il y a un ordre du monde transcendant, qui lui donne son sens et lui garantit sa cohérence. Soit – ce qui constituera la démarche scientifique, mais qui part des mêmes prémisses passionnelles – faire le pari que, même s'il n'y a pas de transcendance, il y a, au moins, un ordre du monde, des lois et une intelligibilité possible.

Evidemment, la dernière fonction de conservation, la reproduction, va formidablement muter ; elle va constituer un élément absolument déterminant des autres éléments passionnels mis en place, puisque c'est toute la forme amoureuse, sous ses différents aspects, qui va apparaître dans la mutation du besoin de reproduction – que ce soit l'amour érotique, amical, mystique, l'amour affection, bref toutes les formes d'amour.

Ce qui fait que cet être humain<sup>4</sup> désire être reconnu, être aimé et aimer ; ce qui va considérablement changer la donne.

## Conséquences sur les concepts de la discipline économique

Si on oublie que l'être humain n'est pas seulement un animal rationnel, mais qu'il est aussi un être de désirs et de passions, on va avoir des conséquences très importantes, aussi bien théoriques que pratiques.

Je vais examiner quelques exemples du point de vue de la confusion sémantique concernant des termes fondamentaux du vocabulaire économique. Ils vont devenir, soit mensongers, soit gravement inadéquats pour rendre compte de données anthropologiques que, par ailleurs, le sens commun reconnaît.

Premier exemple, l'utilité. Ce mot a un sens très fort. Quand nous disons d'un objet, d'une relation ou d'un service qu'il est utile ou inutile, nous entendons un certain nombre de caractéristiques qui ne sont pas, ou d'abord, ce que la plupart des économistes entendent par " utilité ", qui, au sens précis du terme, devrait être appelée de la désirabilité solvable. Walras, le plus radical dans cette définition de l'utilité, écrit, dans son *Traité de l'économie politique* pure que, du point de vue de la définition de l'utilité économique, l'acte de l'assassin, recherchant un poison pour assassiner sa victime, va être aussi utile, voire plus utile que l'acte du médecin recherchant une potion pour soigner son malade. Que veut dire Walras ? Que la désirabilité du mouvement de l'assassin,

le prix, et singulièrement le prix marchand qu'il est prêt à payer pour se procurer le poison, va être égal, voire supérieur au prix que le médecin est prêt à payer pour soigner son patient.

### " confusion sémantique concernant des termes fondamentaux du vocabulaire économique "

En réalité, derrière un terme du sens commun, qui a une signification en partie imprécise mais à forte connotation de morale sociale (l'inutile c'est le plus souvent le superflu voire le gaspillage), une partie des courants économiques<sup>5</sup> va introduire une autre notion, celle d'un désir solvable, qui ne porte pas, en lui-même, de jugement éthique sur la nature de ce désir. Amartya Sen, prix Nobel d'économie, a montré que le découplage entre l'économie et l'éthique était une des failles majeures de l'économie libérale et néo-classique sur laquelle il fallait revenir : "refaire de l'économie une science morale", pour reprendre le titre de l'un de ses livres, c'est donc arrêter de croire à une économie complètement extérieure aux sciences humaines du point de vue de la connaissance, et étrangère aux valeurs et aux normes du point de vue de l'action<sup>6</sup>.

Le deuxième exemple de confusion sémantique porte sur le sens du mot valeur. On sait le rôle central de ce terme dans les catégories économiques au point que, quand on parle de "value", dans la littérature anglo-saxonne, il s'agit d'une contraction de value for money ! Et lorsqu'on évoque la perspective radicale du "life time value", c'est la potentialité de marchandisation de l'ensemble du temps de vie, devenant source de valeur monétaire, que l'on évoque.

### " confusion sémantique sur le sens du mot valeur "

On arrive ainsi à cette situation absolument dramatique, que Karl Polanyi a bien analysée sous le terme de " société de marché " : si des éléments fondamentaux du lien politique ou du lien de réciprocité sont tellement subordonnés, voire absorbés par le lien marchand, cela conduit à une perte de substance fondamentale des sociétés ; ce qui se traduit, ensuite, par des retours des liens qu'on a exclus (par exemple, le retour du lien politique, ou celui du sens), mais sous forme régressive. La première société de marché, celle du dix-neuvième siècle, s'est terminée par le retour du politique sous une forme guerrière (deux guerres mondiales) et par le retour du sens, mais sous forme totalitaire (nazisme, fascisme, communisme).

Il est donc très important d'aller regarder ce qui se joue derrière cette question de la valeur, et de ne pas la réduire à son expression purement monétaire, afin que la définition économique ne constitue qu'un sous-ensemble de valeurs plus fondamentales.

4. Qui n'est pas simplement un être de besoins et de rationalités, mais aussi un être d'émotions et de passions.

5. Et non des moindres, parce que ce sont souvent ceux qui, sur le plan théorique, ont une reconnaissance scientifique extrêmement importante.

6. Ce que Walras avait bien compris par ailleurs puisque, on l'oublie trop souvent, à côté de ses travaux sur l'économie politique pure qui ont inspiré la plupart des courants néolibéraux actuels, Walras estimait nécessaire le développement d'une économie sociale qui s'inspirait, elle, directement de valeurs morales.

Or, que nous dit l'étymologie du mot valeur en latin ? Elle dit que la valeur, c'est ce qui fait la force de vie. Précisément, la force de vie pour des êtres qui ont conscience de la mort. Ce que nous pouvons vérifier empiriquement en nous posant la question : si je veux vraiment connaître la valeur de biens, ou la valeur de liens (au sens d'attachement, de relation, etc.), il me suffit d'en simuler la perte pour en comprendre la valeur. La valeur d'un être cher, par exemple, évidemment, ne va pas s'exprimer sous forme monétaire, mais il va suffire que je me représente la perte éventuelle de cet être pour comprendre que la valeur de ce lien est une valeur incommensurable, qui n'a pas de prix.

La dégradation du terme de valeur, comme force de vie, en valeur monétaire peut conduire à un véritable renversement de sens, puisque la valeur monétaire va pouvoir dire le contraire de la valeur au sens anthropologique ou écologique. Prenons l'exemple de l'air et de l'eau (biens écologiques) ou de l'amour (bien anthropologique) : c'est uniquement quand le bien, ou le lien, est en voie de destruction ou de pollution qu'on va voir apparaître sa valeur monétaire. C'est quand l'eau ou l'air seront pollués et qu'il faudra les dépolluer, les remplacer, les assainir, etc., qu'il y aura, alors, une valeur économique attribuée à l'air, ou à l'eau, parce que, tant qu'ils étaient gratuits et abondants, ils étaient considérés comme sans valeur économique ; de même, c'est à partir du moment où la relation amoureuse va être " polluée " (par exemple dans la prostitution) qu'elle va trouver une expression monétaire.

## La question anthropologique

Si l'on aborde plus précisément cette dimension anthropologique, je vous propose de l'évoquer à partir de l'hypothèse de systèmes de régulation émotionnelle, constatables au cœur de toute société. Cette hypothèse postule qu'il y a un lien entre les éléments fondamentaux du psychisme collectif et individuel ; il y a, évidemment, des différences d'ordre, mais pas de nature. C'est la voie ouverte par Freud dans *Malaise dans la Civilisation*. Pour prendre un exemple plus récent, ce sont aussi les travaux de Charles Rojman, dont on a vu un film récent avec des policiers, sur ce qu'il appelle la thérapie sociale.

### *" toute société est confrontée à la question de la régulation passionnelle "*

L'hypothèse est que toute société, comme tout individu, est confrontée à la question passionnelle. Et comme le propre des passions est que, s'il n'y a pas de régulation, elles deviennent explosives, alors toute société est confrontée à la question de la régulation passionnelle. Si elle ne met pas en place, plus ou moins, un système de régulation passionnelle, elle vivra ensuite quelques crises majeures. Il y a quelques exemples historiques, notamment la Chrétienté avec l'invention du Purgatoire<sup>7</sup> qui a permis de sortir du système binaire dans lequel la damnation éternelle était assurée par la voie royale du prêt à intérêt (ce qui nous change quelque peu de la société de marché). On peut ajouter le grand basculement de la

Réforme protestante, bien analysé par Max Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

Ou encore ce que j'appelle le système de régulation émotionnelle keynésien qui, à un moment donné, va équilibrer la passion des richesses par la passion de puissance ; et la tentative récente de la révolution conservatrice anglo-saxonne, par retour au capitalisme puritain. Infiniment mieux que les hypothèses classiques, qu'elles soient libérales ou marxistes, le retour sur trois grands textes des années 1930 permet de percevoir la nature de ce qui s'est joué dans cette période et, aussi, de mieux comprendre la crise civilisationnelle dans laquelle nous sommes entrés.

### *" la grande question est celle de l'abondance "*

Ces trois textes sont : celui de Freud, *Malaise dans la civilisation*, traduit aussi par *Malaise dans la culture* (1930) ; celui de Keynes : *Essai sur l'économie et la monnaie*, et, notamment, le dernier chapitre : *Perspectives économiques pour nos petits-enfants* ; celui de Georges Bataille : *Critique de la dépense*, qui sera repris ensuite, en première partie de *La part maudite*. Quel est le point commun de ces trois textes ? Il est de montrer deux choses :

- 1) Les phénomènes psychiques et émotionnels, culturels et civilisationnels (au sens fort du terme) sont absolument déterminants. Par rapport à cela, les phénomènes économiques sont secondaires.
- 2) La grande question est celle de l'abondance. Nos sociétés savent traiter le problème de la rareté ; elles sont saisies de vertige face à l'abondance.

Celui qui va le plus loin sur ce terrain est Keynes : pour lui, l'accumulation économique a permis de sortir de la rareté, de la pénurie, de créer des conditions de l'abondance. Mais si nous ne connaissons pas une mutation culturelle qui soit à la hauteur de la mutation technico-économique qui a produit cette abondance, nous allons vers une dépression nerveuse généralisée. Keynes dit même : une dépression nerveuse universelle, puisqu'il anticipe la mondialisation.

Qu'est-ce qui conduit Keynes à formuler cette prévision ? Tout simplement, le spectacle des gens aisés et oisifs des années 1930, qui ne sont pas du tout dans la crise, dans la récession, mais dans l'ennui et dans la dépression au sens psychique du terme. En effet, la perte de sens d'individus ou de collectivités, qui ne savent que faire de leur vie quand ils sont confrontés à une situation d'abondance, génère de la dépression. Et la dépression économique est une dépression artificielle qui se trouve créée en réalité par cette dépression psychique collective.

Georges Bataille pose aussi le problème de l'abondance. Si des sociétés ne savent pas dépenser, elles finissent par dépenser de façon destructrice, par la guerre, par exemple.

7. Ensuite, l'invention du Purgatoire, et notamment la référence à ce beau livre de Jacques Le Goff et sa traduction résumée dans *La Bourse et la vie*.

Le point commun de ces trois textes est donc la rencontre entre les questions civilisationnelles, passionnelles et celle de l'abondance. Parce que les sociétés n'ont pas su traiter cette mutation civilisationnelle, le phénomène de destruction majeure, de production majeure d'une rareté artificielle est évidemment une réponse régressive, mais efficace, au vertige de l'abondance. La guerre économique, loin d'être la résultante d'un combat pour la survie en situation de rareté, doit donc être analysée comme la production d'une rareté artificielle en situation d'abondance afin de traiter, de manière régressive, cette "dépression nerveuse" collective dont parle Keynes.

*" la rencontre entre les questions  
civilisationnelles, passionnelles  
et celle de l'abondance "*

Si on regarde ce qui s'est passé à partir de la fameuse crise économique et de la guerre économique qui s'est mise en place au début des années 1970, on constate que le vocabulaire de guerre économique apparaît bien avant le quadruplement du prix du pétrole, au milieu des années 1960, alors qu'on est en pleine situation de croissance, de prospérité et (en dehors de la guerre du Viêt-Nam) de relative paix internationale ; le seul élément économique qu'on peut véritablement repérer est la saturation des grands biens de consommation (automobiles et électroménagers). Pourquoi ce changement de langage qui conduit à passer d'une logique de croissance à une logique de guerre économique ? Il n'y a pas de raison économique à ce changement, puisque on ne peut invoquer alors les deux raisons qui serviront ensuite pour expliquer la crise économique : le quadruplement du prix du pétrole, après 1973, ou la déconnexion or-dollar de 1971. En revanche, on peut en donner une explication psychique conforme à l'hypothèse évoquée. La saturation des grands marchés de consommation automobile et électroménager, avant la nouvelle vague d'innovations technologiques de la révolution informationnelle, crée typiquement le couple abondance économique - dépression psychique, qui conduira au choc culturel international de l'année 1968. En France, le fameux article de Pierre Viansson Ponté, "la France s'ennuie", à la une du *Monde*, le formulera avec une particulière clarté.

À cette époque, où nos sociétés "de consommation" étaient confrontées à la question de l'abondance, trois voies étaient en effet possibles.

La première consistait à constater que ce que Keynes appelait non une crise économique mais une crise de l'économie ne touchait que la petite partie de l'humanité vivant dans ces sociétés. Au niveau mondial, en revanche, la question économique classique continuait de se poser. Si, par exemple, on avait fait un Plan Marshall, ou toute autre forme d'organisation d'un développement réellement planétaire prenant en compte l'ensemble des êtres humains, on aurait probablement repoussé cette question culturelle psychique.

Mais cette voie supposait une vision à la fois planétaire et solidaire du développement humain : les sociétés riches l'ont de fait refusée.

*" trois voies étaient en effet possibles "*

La seconde voie était celle de Mai 68. Brutalement résumée, elle consiste à dire : "la richesse, on ne la partage pas, on se la garde, mais on se donne, au moins, les moyens de changer notre mode de vie, notre mode de développement, de sortir du cycle métro, boulot, dodo". Cette voie-là a été tentée brièvement dans les années 1970, mais brutalement stoppée par la révolution conservatrice anglo-saxonne des années 1980. Et sur quoi repose celle-ci, qui se présente d'abord comme une contre-révolution culturelle ? Exactement sur ce que dit Bataille : la nécessité d'aller détruire cette abondance, en refabriquant de la rareté artificielle par la guerre.

Cela commence par la guerre économique. Et c'est pour cela qu'on a une guerre économique sans causes économiques, mais avec des causes psychiques et culturelles qui, elles, sont aisément discernables. Puis, on passe de la guerre économique à la guerre sociale : la guerre économique internationale a fabriqué de la misère au cœur de l'abondance et a maintenu des milliards d'êtres humains dans la misère, alors que les conditions de sortie de la misère sont largement réunies. Nous sommes en train d'entrer dans la guerre civilisationnelle : conflits de l'ex Yougoslavie, montée des intégrismes, 11 septembre, guerre en Irak, etc.

Si on travaille sur cette hypothèse, il semble important de repérer que l'approche de Keynes, Freud et Bataille non seulement n'est pas annulée, mais est redoublée par le fait que nous sommes dans des sociétés informationnelles. La caractéristique de celles-ci est en effet que les éléments ayant trait à l'être humain lui-même, à son intelligence et à sa relation, sont beaucoup plus importants que lorsque nous avons des sociétés qui, économiquement, sont surdéterminées – comme ce fut le cas des révolutions industrielles – par des objets, des techniques et des machines.

Du même coup, les questions psychiques, culturelles, civilisationnelles sont plus importantes à notre époque qu'elles ne l'étaient dans les années 1930. Aussi, la nécessité d'aller revisiter cette hypothèse me paraît encore plus urgente aujourd'hui qu'hier.

L'autre forme régressive que va prendre en Occident le refus du partage de la richesse et celui du changement de mode de vie, c'est ce que j'appellerai la dérive toxicomane. Et c'est ici que je vous propose un lien entre la Bourse et la drogue.

C'est vrai d'un individu comme d'une collectivité : quand on est dans une phase dépressive, il y a deux façons de traiter le problème. Ou bien on le traite à la racine et on essaie de remonter aux causes mêmes de la dépression et du mal être, en travaillant sur la question de la Bourse des vraies valeurs, c'est-à-dire sur la question fondamentale :

qu'est-ce qui fait que l'être humain, individuellement ou collectivement, est capable de grandir en Humanité, de se réconcilier avec lui-même, avec autrui ou avec la nature ? C'est la question de la beauté, de l'amitié, de la sérénité.

*" je vous propose un lien entre la Bourse et la drogue "*

Ou bien la modalité la plus fréquente de traitement de la dépression est la modalité toxicomane : on traite la dépression par de l'excitation. Seulement, il faut, à chaque fois, que la dose supplémentaire soit plus forte que la précédente. Aussi le modèle toxicomane est-il dans une spirale extraordinairement dynamique, mais destructrice. Si on fait cette hypothèse de la toxicomanie, il ne s'agit plus seulement de dire que la psychose mania-co-dépressive<sup>8</sup> est la maladie du siècle pour les individus, mais qu'il s'agit d'une forme de pathologie collective. Et là où le caractère le plus radical du dérèglement du mal-être va se produire, là où ces phases vont être les plus évidentes, c'est justement dans l'économie financière et spéculative.

Ce n'est pas par hasard si c'est effectivement sur les marchés financiers que – pour reprendre le terme célèbre du Président de la Banque Fédérale américaine Alan Greenspan – l'on repère l'exubérance irrationnelle des marchés financiers. Cette phase excitative, maniaque (la dernière fut celle de la " nouvelle économie ") prélude aux phases dépressives et récessives (que nous connaissons actuellement). Et dans ces phases, l'incompréhension par la rationalité économiste réductrice est aussi forte que dans la phase d'excitation. Après l'exubérance irrationnelle des marchés, on nous dit que la dépression n'est pas non plus rationnelle puisque les fondamentaux économiques sont bons.

Evidemment, si on raisonne dans les catégories de l'homme economicus comme calculateur rationnel, on ne comprend rien à ce qui se passe ; et pourtant cela se passe ! Mais si on fait l'hypothèse que les enjeux passionnels sont déterminants, alors, à ce moment là, on sait ce qu'est le couple mania-co-dépressif et on comprend pourquoi l'économie spéculative en constitue le cœur même. Quand, par exemple, au moment du krach de 1987, le Wall Street Journal titrait : Wall Street ne connaît que deux sentiments, l'euphorie ou la panique, il mettait bien en évidence ce phénomène.

Evidemment, dans les phénomènes de drogue, il n'y a pas que la fascination de l'argent ; celle de la gloire et du pouvoir jouent un rôle de même nature dans la toxicomanie. Mais, à l'intérieur d'une société de marché, celle où, à cause du life time value, l'ensemble des activités humaines finit progressivement par être marchandisé, la

toxicomanie propre aux marchés financiers finit par être dominante<sup>9</sup>.

Si nous travaillons maintenant du côté des réponses positives, il nous faut distinguer l'enjeu entre le faux welfare et un vrai bien-être. On a traduit en français le welfare state, dit état du bien-être par État-providence. En réalité, cela n'a jamais été, au sens fort du terme, un État où une politique publique de bien-être est mise en oeuvre ; c'était, plus précisément une politique du bien-avoir, qui, tant du point de vue du revenu que des systèmes de protection sociale, assurait un certain nombre de garanties. C'est évidemment loin d'être négligeable. Mais, la question de plus en plus fondamentale dans nos sociétés, celle du mal-être, n'a pas été traitée et a ouvert la voie à la crise civilisationnelle que nous évoquons.

*" la question de plus en plus fondamentale, du mal-être, n'a pas été traitée "*

Or, si on considère que la question fondamentale des êtres humains n'est pas simplement organisée par le couple rationalité-besoin, mais qu'on doit ajouter, dans un triangle, l'élément émotionnel, alors il nous faut constater que les passions sont ambivalentes. C'est vrai des individus comme des collectivités : il y a un bon usage de la richesse, de la puissance, du sens et de la connaissance, de l'amour ; mais il y a, aussi, un usage destructeur de ces quatre passions. L'usage destructeur de la richesse est quand elle se transforme en accaparement contre autrui.

Celui de la puissance, quand elle n'est pas créatrice, mais volonté de domination.

Celui de la passion du sens, quand, au lieu d'être du sens ouvert, il devient identitaire, fermé, et conduit aux guerres de religions.

Celui de la connaissance, quand elle devient dogmatique, scientiste et positiviste.

Celui de l'amour, quand il se fait lui-même destructeur, soit d'autrui, par le désir de possession soit de soi-même, lorsque l'amour se retourne en haine : tout suicide est toujours une certaine forme de chagrin d'amour.

La grande question de l'Humanité est de savoir que faire de notre désir et de notre conscience de la mort. Dans cette perspective, la question fondamentale de la valeur, du bien-être, devient "comment grandir en Humanité ?", c'est-à-dire comment construire un voyage de vie, qui, à bien des égards, est un voyage passionnant. Dans notre système solaire, nous avons cette possibilité inouïe de transformer le soleil en énergies, sous toutes les formes techniques que nous connaissons, de même que notre corps transforme l'énergie solaire en énergie musculaire. Mais, il y a plus : grâce à ce petit appareil qu'on appelle cerveau, nous pouvons aussi transformer du soleil en conscience. C'est en conscience, et on pourrait dire aussi

8. Ce qui la caractérise, c'est cette alternance, de plus en plus dramatique et qui peut aller jusqu'à la mort, de phases de dépression suivies de phases d'excitation.

9. Il serait intéressant, à la lumière de cette hypothèse, de montrer comment se joue la crise du système de régulation émotionnel américain à travers l'affaire Monica Lewinski, sous Clinton, et le christianisme ultra-conservateur, autour de Bush.

en confiance, que nous allons vivre le voyage dans l'univers, la grande aventure de l'Humanité ; à condition de la vivre intensément, à la bonne heure et à condition de ne pas en rester à une condition de " mammifère consommant " pour reprendre une expression suggestive de Catherine Dolto !

## Grandir en humanité

Nous ne pouvons " grandir en humanité " que si nos systèmes de référence collective ne nous maintiennent pas dans un état infantile. Or les deux grandes idéologies du XIXème et du XXème siècle se sont construites, soit sur la nostalgie du stade fusionnel du collectivisme, soit, dans le cas du capitalisme, sur le stade de construction de l'ego par mode comparatif et rival, entre 3 et 7 ans. Or, comme dans Tintin et Milou, entre 7 ans et 77 ans, il y a de la marge pour l'individu, mais aussi pour une collectivité. Il est donc possible de grandir en Humanité sans être condamné, soit au retour à la régression fusionnelle qui ferait disparaître notre individuation, soit à rester au stade infantile, dans lequel le capitalisme et la société de marché nous font croire que nous ne pouvons exister comme individus que pour autant que nous considérons les autres comme des rivaux.

Nous pouvons grandir en humanité dans la création et dans la coopération avec autrui. Alors, plus nous grandissons dans l'ordre de l'être et non de l'avoir et de la possession, plus nous sommes dans un jeu à somme positive et non négative. Ce que je ferai dans ma vie individuelle, pour la vivre intensément, pour être à la bonne heure, sera aussi une occasion d'être mieux dans mes rapports avec l'univers (recherche de la beauté et de la vérité), d'être mieux dans mes rapports avec autrui (l'amitié comme alternative à la rivalité) et d'être mieux dans les rapports avec moi-même (la sérénité comme alternative à la guerre, ou à la tension intérieure).

### *" grandir en humanité, dans l'ordre de l'être et non de l'avoir "*

Pour prendre un terme cher aux bouddhistes – qui nous disent que l'attention est la question fondamentale du bonheur – il s'agit d'être intensément présent, à autrui, à soi-même, à la situation. L'attention est, alors, une alternative à la tension, cette espèce de course, de stress, de guerre permanente dans laquelle nous sommes entrés.

Je termine par quelques citations qui expriment, mieux que je l'ai fait, le cœur de mon propos.

Gandhi nous dit : " il existe assez de ressources sur cette

Planète pour répondre aux besoins de tous, mais pas assez pour satisfaire le désir de possession de chacun... " Gandhi pointe ainsi le cœur du problème du mal-être du développement mondial actuel, qui n'est pas du tout un problème de ressources, de moyens, etc. mais de dérèglement du désir.

Pascal – "ces raisons que l'on ne connaît point" et qui sont justement les raisons du cœur – témoigne d'une rationalité supérieure, qui ne nie pas, mais intègre la rationalité rationnelle à l'intérieur d'une composante anthropologique plus vaste.

Alexander Lowen précise : "traverser la vie le cœur fermé, c'est comme faire un voyage en mer à fond de cale. " C'est toute la question de notre voyage de vie : à fond de cale, il n'y a pas seulement les humains que l'on condamne à la misère et à l'exclusion ; il y a aussi nombre de puissants et de riches qui vivent dans le non sens et la peur d'autrui.

Confucius avertit : "Vis comme en mourant tu aimerais avoir vécu." Car la conscience de la mort est celle qui nous aide à repérer les valeurs fondamentales, à les hiérarchiser. Les personnes qui, à New York, voyaient qu'elles allaient probablement mourir, ont utilisé leurs portables, non pas pour appeler leur banquier, pour savoir le solde de leur compte en banque, mais pour dire à des proches qu'elles les aimaient.

Enfin cette phrase d'Alain : " le meilleur service que nous puissions rendre aux gens qui nous aiment, c'est encore d'être heureux."

Telle est cette Bourse des vraies valeurs, réconciliée avec la vie. Ce propos n'annule en rien la part de la rationalité économique proprement dite, à condition que l'économie redevienne ce pour quoi elle a été inventée, c'est-à-dire servante d'activités humaines qui sont plus hautes, dans l'ordre du voyage, politique ou spirituel. En revanche, quand la rationalité économique finit par être contradictoire avec l'essentiel de ces valeurs anthropologiques fondamentales, elle devient insensée. Le pire de cette rationalité, on l'a vu à Auschwitz : quand la rationalité est coupée de tout sens et de toute éthique, elle peut devenir totalement inhumaine. Le propre d'une économie à visage humain, d'une économie qui se réconcilie avec l'humanisme, c'est effectivement le repositionnement de l'économie dans les valeurs anthropologiques fondamentales du désir d'humanité.

Patrik VIVERET



## Le débat

En écho à cette vaste fresque sur le mal-être dans la civilisation, un responsable de fédération de coopératives de producteurs rappelle les principes de base de l'économie sociale qui, loin des vertiges toxicomaniaques de l'économie financière, se règle sur les fondamentaux de l'économie : une entreprise entre les mains de ses salariés, la démocratie dans la décision grâce au principe un homme une voix, une répartition des résultats partagés entre l'autofinancement, les salariés et la rémunération du capital.

### *" L'économie sociale a des ressources "*

L'économie sociale a des ressources pour assainir l'économie face aux dérives de l'économie financière.

Plus radicalement un responsable de structure d'insertion par l'économique note que les militants d'une économie solidaire des laissés-pour-compte sont particulièrement conscients de l'absurdité de ces gaspillages de ressources. Il est important d'entendre ici la voix des soutiers de cette économie, de ceux qui, tous les jours, par le travail social, sur le terrain, dans les associations, ont un peu l'impression de réparer les dégâts de tout ce système, de prendre par la main les laissés-pour-compte de cette économie. Ils se demandent, parfois, s'il n'y a pas une autre façon de faire.

Les questions que se posent les responsables de tous les organismes qui travaillent dans le social : insertion, aide aux chômeurs, aide aux mal-aimés de la société, sont de plusieurs ordres.

D'abord, on a bien conscience que la logique de ce système, qui a tendance à s'emballer, aboutit à un certain nombre d'absurdités. Mais la contradiction apparaît quand on fait le compte des coûts engendrés par cette

absurdité, par ce système qui fonctionne de façon complètement dérégulée ; dans cette logique, on ne comprend pas pourquoi les acteurs principaux du système n'ont pas vu qu'ils avaient eux-mêmes intérêt à éviter le coût économique de ces laissés-pour-compte.

### *" on fait le compte des coûts engendrés par cette absurdité "*

En France, on dit que le coût du chômage, de l'insertion, de l'aide aux personnes en difficulté est très élevé : on ne sait plus si c'est entre trente et soixante milliards d'euros. N'y a-t-il pas d'autres façons de faire pour éviter cette charge en réintégrant, d'une façon ou d'une autre, tous ces laissés-pour-compte dans le système ? Pourquoi les payer à vivre à côté du système ? Est-ce qu'il n'y a pas une façon de les réintégrer ? Est-ce que ce ne serait pas dans la logique même du système ?

Deuxième interrogation sur cette ressource humaine. Depuis une bonne dizaine d'années, on entend les grands maîtres du management nous expliquer que, aujourd'hui, le capital premier de l'entreprise, c'est la ressource humaine. Et on enseigne maintenant, dans les grandes écoles de management, comment valoriser ce capital par la motivation, l'intéressement, etc. Nous avons tendance à ajouter : au niveau d'un territoire, d'une ville, d'une nation, la ressource humaine, c'est aussi tous ces laissés pour compte. Ceux qui les connaissent bien, qui travaillent tous les jours avec eux, ont pu apprécier l'énorme richesse qu'il y a chez ces personnes. Les travailleurs sociaux, ceux qui font de l'accompagnement social, ont l'occasion de faire des expériences d'insertion dans les entreprises et les chefs d'entreprise eux-mêmes en ont témoigné dans un certain nombre de colloques. Ceux qui ont osé tenter l'aventure d'insérer, par exemple,

des personnes en difficulté, des handicapés, des illettrés, des immigrés ont pu dire quelles transformations cela avait fait dans leur entreprise même, pour peu qu'ils aient pris la précaution d'associer le personnel à la démarche, de façon à ce qu'on arrive à une prise en charge plus ou moins collective et partagée.

*" ils ont pu dire quelles transformations cela avait fait dans leur entreprise "*

Mais le changement d'esprit, l'ambiance du travail que cela introduit, le fait de l'attention aux autres, de la solidarité, la transformation intérieure que cela peut apporter, font qu'on se rend compte que l'entreprise ne vit plus uniquement pour un intérêt financier, pour la productivité, la compétitivité. À l'intérieur même de l'entreprise, c'est la possibilité de vivre d'autres valeurs.

Nous ne comprenons pas, poursuit ce responsable, pourquoi ces évidences, qui visent, finalement, à améliorer la motivation des acteurs et la productivité même des systèmes, ne soient pas apparues à tous ceux qui dirigent ce système et en profitent. On se demande pourquoi les responsables de l'économie ne deviendraient pas conscients de cette absurdité et ne prendraient pas les mesures nécessaires pour y remédier.

*" est-ce la bonne conscience du système ? "*

Sinon, que représente alors l'économie sociale et solidaire ? S'agit-il uniquement d'îlots de l'économie rationnelle, la bonne conscience du système ? Sont-ce des prototypes, et dans quelle mesure peut-on les généraliser ? Est-ce uniquement l'expression de la bonne conscience, ou un phénomène marginal toléré parce que cela permet de supporter le reste ?

L'orateur répond en se référant à l'expérience des rencontres d'altermondialisation de Porto Allègre. Il s'interroge : est-ce un premier essai d'idéologie qui permet d'expliquer et de prendre en compte tout ce qui n'est pas strictement économique, c'est-à-dire toutes les autres dimensions anthropologiques ? Avons-nous besoin d'idéologie explicative, de nouvelles idéologies qui prendraient le relais du libéralisme, du socialisme, du communisme ? Peut-on continuer de vivre sans repères, ou avec cinq milliards de repères individuels ? À ce moment là, qui fera l'arbitrage entre ces différentes conceptions du sens que l'on peut donner à l'homme ? Faut-il un gouvernement mondial, ou faut-il imaginer autre chose à partir des institutions existantes ?

Une personne repose la question à partir de la problématique de nos cités et de nos villes. Si on prend aujourd'hui la compétitivité qui existe entre les grandes villes pour produire la richesse et attirer les grandes entreprises qui sont censées résoudre un certain nombre de questions, pense-telle, on voit bien qu'il y a un hiatus fondamental entre cette quête, qui est allée jusqu'à la compétitivité entre les grandes villes de ce monde et le

message de Porto Allègre où on voit la force de la société civile en émergence et sa capacité de coopérer. Quel rôle doivent jouer les villes aujourd'hui, les cités, les collectivités ? Le partenariat entre les entreprises qui le souhaitent et souhaitent évoluer vers une démarche plus solidaire, ainsi qu'avec les acteurs associatifs, l'ensemble de la société civile, peut-il être mobilisé pour inverser la tendance et aller vers davantage de créativité, d'imaginaire pour un développement durable ?

*" quel rôle doivent jouer les villes aujourd'hui ? "*

La réponse indique que les villes sont un espace intermédiaire majeur entre l'individu et le monde. Les villes doivent donc poser la question anthropologique, celle de l'humanité de l'homme et lancer non seulement des dialogues pour la Terre qui posent la question écologique, mais des dialogues en humanité qui incluent la question écologique et vont jusqu'à creuser la question de l'homme, en faisant appel à toutes les disciplines et toutes les sagesse disponibles.

Un intervenant en revient aux questions précédentes en affirmant sa confiance dans l'économie sociale si elle retourne à ses sources originelles. Il encourage les développements actuels de l'économie solidaire. Beaucoup de ressources inemployées pourraient effectivement l'être : chômeurs, handicapés, immigrés. Il en revient à la mondialisation : un autre monde est possible, mais il faut changer d'imaginaire.

*" il faut changer d'imaginaire "*

C'est ce qui se fait avec l'altermondialisation. La vraie mondialisation est là où l'humanité existe dans sa diversité. L'antimondialisation est à Washington qui refuse le tribunal pénal international, l'interdiction des mines antipersonnelles et les accords de Kyoto. C'est l'axe BBL (Bush-Ben Laden).

À deux questions, l'une sur l'épistémologie, une autre sur la transcendance, l'orateur déclare que les savoirs doivent être reconnus dans leurs limites. Lorsque Durkheim dit que les faits sociaux doivent être traités comme des choses, il se trompe : les faits sociaux ne sont pas des choses, car ils concernent des hommes dans toutes leurs dimensions.

*" un dialogue exigeant porté par la recherche de la vérité "*

Quant au recours à la transcendance, Patrick Viveret opte pour le pluralisme des religions et des sagesse : par exemple le bouddhisme, qui est une sagesse et pas une religion transcendante, doit contribuer lui aussi à ce dialogue en humanité. Il n'y a pas à faire un tri, au départ, entre les cultures et les civilisations. Toutes sont convoquées. Le tri et le discernement se feront par le débat et par un dialogue exigeant porté par la recherche de la vérité.